

Françoise HUYNH-KINH



Je suis
la femme d'Henry

ROMAN

Françoise HUYNH-KINH

Je suis la femme d'Henry

Roman

© Françoise HUYNH-KINH, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-7019-6

Couverture : © Shutterstock

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



©John Tenniel/SHUTTERSTOCK

Il y avait plusieurs portes autour de la salle, mais elles étaient toutes fermées à clé ; quand Alice eut marché d'abord dans un sens, puis dans l'autre en essayant de les ouvrir une par une, elle s'en alla tristement vers le milieu de la pièce, en se demandant comment elle pourrait bien faire pour en sortir.

« Alice aux Pays Des Merveilles »

Lewis Carroll

*La rencontre se fait toujours avec l'autre dans un contexte de réticence et
d'émerveillement.*

Pascal Bruckner (Le sanglot de l'homme blanc)

HENRY

Je suis la femme d'Henry, plus exactement sa deuxième femme. Je l'ai épousé sur le tard, j'avais quarante-huit ans, je n'y croyais plus. Ma particularité est de n'en avoir aucune. Je ne suis pas très jolie, pire mon physique est vraiment passe-partout. Je suis la normalité absolue. Ni grosse, ni mince, je n'arrache pas les regards. Mes fesses sont en V, creuses, mes yeux plutôt petits à l'iris marron terne sans expression. Je suis timide voire inhibée, c'est comme ça depuis que je suis née. Dans les réunions, les fêtes, les dîners, je fais en sorte qu'on ne me remarque pas. Aucun vêtement aguicheur, je cache ma poitrine extrêmement plate, je porte des pantalons ou des robes qui traînent par terre. J'évite les couleurs pétantes à la Élisabeth II. Je suis sans gros défaut et sans grande qualité. Ah si ! Peut-être suis-je un fin cordon-bleu : j'aime cuisiner, j'ai un don.

J'ai eu quelques amants, tout fut dans l'éphémère, j'étais tellement ennuyeuse, avec une minuscule libido. J'étais abandonnée au bout de quelques jours, au mieux quelques mois. Henry, je l'avais rencontré à un dîner chez une vague cousine éloignée Lisa, grande mondaine, styliste en pleine gloire. Henry à cette époque était fraîchement divorcé. Je connaissais vaguement sa femme, une blonde aux yeux verts, élégante qui faisait chavirer beaucoup d'hommes. J'étais assise juste à côté d'Henry, il m'a passé le poivre, je n'ai vu que ses mains pataudes au bord de l'assiette. Je l'entendais déglutir, laper pas mal de verres de bordeaux. En nous levant tous les deux, face à face, nous nous sommes regardés. Il me fixa de ses yeux étranges jaune topaze, je les sentais me dévisager puis descendre tout le long de mon corps. Je voyais cela à travers mes lunettes aux verres ronds très légèrement fumés, à la monture de métal extrafine. Je voulais

les retirer, je mis mes doigts sur les branches, mais pas de poche, ni mon décolleté pour les suspendre. Le voile de ma robe était trop léger. Pour l'instant un écran translucide fumé nous séparait. J'ai fini par les poser en bandeau sur ma tête avec une audace me surprenant moi-même. Regarder Henry dans les yeux. Il était de taille moyenne légèrement enrobé. Architecte renommé, il avait un certain aplomb. Je le sentis sûr de lui. Au salon, son insistance fut claire. Au moment de partir, j'ai entendu :

— Je vous raccompagne ? Il aurait pu le murmurer mais non sa voix fut claire et directe sur le ton de la légèreté. Il était passé à l'attaque. J'aurais pu dire non. Ça ne m'est même pas venu à l'esprit. J'ai répondu :

— Si vous voulez. Pourquoi pas ?

Sobrement, je lui ai offert mes prunelles devenues marron chaud au fond desquelles on pouvait lire « Oui ». Nous sommes sortis, deux silhouettes distinctes marchant dans la nuit.

Devant chez moi, il a insisté pour prendre un dernier verre. Je l'ai laissé monter, le « oui » était toujours au fond de mes yeux. Mon iris avait disparu au profit d'une mydriase intense. Moi la farouche, il allait me prendre comme le pot de miel sous la patte de l'ours. Je me suis fait renverser. Je me suis offerte. Il se montra tendre, adorable, voire drôle. On ne s'est plus quittés. Il avait sans doute envie de tranquillité. Il ne m'en a jamais parlé. Il me dit souvent :

— Toi, tu n'es pas compliquée, tu es une fille simple pas simplette. Je suis bien avec toi. Ne change surtout pas. Reste toi-même.

Je ne savais pas comment je devais le prendre. Étais-je à la limite idiote de naissance ?

Quand il m'a demandé :

— Veux-tu m'épouser, tu n'es pas obligée de répondre tout de suite, tu peux réfléchir.

Je n'ai pas joué les compliquées, j'ai dit :

— Oui.

Alors qu'Henry avait à peine terminé sa phrase. Je savais que cela ne se présenterait pas deux fois.

Ce fut tout simple ce « Oui », au restaurant Le Tidal au milieu de l'eau. Il faisait beau ce soir-là, le ciel près de l'horizon était d'un bleu franc, juste au-dessus s'éparpillaient des traînées roses. Les palmiers nous entouraient de toutes parts. Nous étions assis à la terrasse sur pilotis. La surface de l'eau était bleu noir doré comme une plaque de gasoil déposée par un bateau. Je me suis imaginé gratter une allumette sur la surface s'embrasant, regarder les flammes orange vaciller puis reprendre de plus belle. Nous étions assis tout contre la barrière de verre se reflétant sur l'onde. Nous avons continué notre dîner silencieusement, moi la curette à la main sur un « Lobster Thermidor et Henry la fourchette sur un « Wagyu Tidal Burger ». Il a tenu à la French Touch : un Mumm Cordon Rouge. Nous nous sommes regardés dans les yeux au moment du dessert commun un cheesecake au citron.

Je sentais monter en moi une allégresse que je n'avais jamais connue. En même temps, une grande inquiétude m'envahissait. Serai-je à la hauteur ? Moi la solitaire, la totale inhibée ?

Ne pas rater ce mariage tardif et de là réussir la cérémonie devint ma seule préoccupation.

Dans ma tête résonne la traditionnelle formule magique porte-bonheur : « Quelque chose de vieux, quelque chose de nouveau, quelque chose d'emprunté, quelque chose de bleu. »

C'est à moi de trouver.

Quelque chose de vieux : Je caresse mon majeur droit orné d'une bague or grenat. Celle de ma grand-mère.

Quelque chose de nouveau : une belle paire de lunettes à verres photochromiques que j'ai déjà commandée pour l'occasion. Je suis extrêmement myope.

Quelque chose d'emprunté : Le hic, je n'ai aucune amie, connaissance assez intime.

Je ne connais qu'Isabella qui s'est mariée depuis peu et resplendit. Isabella et moi avons à peu près les mêmes cheveux et la même coiffure : une tignasse mi-longue et raide qu'elle ramasse en un chignon désordonné pour son mariage à l'aide « d'une guirlande magique. » À la boutique, à l'heure du déjeuner devant une salade avocat, pomme, Isabella pose la guirlande sur la table. Je la glisse dans mon sac à main. Elle me sourit sans parler. Devant le miroir, je relève mes cheveux d'avant en arrière, plante ce feston doré qui attache et enjolive mes mèches rebelles. Pas de coiffeur, juste un double pic composé d'une branche de feuillage métallique gravée puis trempée dans un bain d'or 25 k. Cela me plaît.

Quelque chose de bleu : Je me contenterai du bleu du ciel si Dieu le veut ou si le temps le permet.

Henry et moi sommes d'accord : un mariage dans la plus stricte intimité. Nous éviterons la cohorte des invités, les discours convenus, embarrassants ou vulgaires. Je ne veux surtout pas de photographe pour violer cet instant intime que je garderai intact dans ma mémoire.

Henry m'a dit :

— Dommage, William est parti en voyage pour six mois. Il ne pourra pas être notre témoin.

Isabella accepte ainsi que Pénélope qui s'occupe de la maison d'Henry. Deux femmes nous assistent dans notre engagement. Je m'en réjouis.

Qu'importe que William, l'associé et de surcroît l'ami d'Henry soit absent. Je ne le connais pas. Henry m'en parle souvent, puis il m'a soufflé :

— Ce sera chez nous si tu le veux bien, juste au bord de la piscine. Je trouve ça original et j'acquiesce.

Ce sera au bord de la piscine de la villa d'Henry.

Je ne suis pas vraiment habillée. Je suis comme je suis. J'ai tout de même acheté une robe dans une petite boutique. Une robe sobre, toute droite sans pli, sans chichi en soie beige. En France, on dit une robe trois trous un pour le cou et deux pour passer les bras.

Après le oui traditionnel, les anneaux passés, je suis définitivement mariée. Cela me rassure, avoir un mari, une vie très confortable. Voici mon destin

totalemment inattendu.

Le ciel est bleu azur, l'eau de la piscine couleur myosotis.

Discrètement, Isabella et Pénélope nous quittent. Les portières des deux voitures ont claqué.

Henry et moi jetons des pétales de rose sanguinolents dans l'eau de la piscine. Ils flottent sur l'eau, puis s'appesantissent et se recroquevillent chargés d'eau chlorée. Debout, nous trinquons à notre hymen.

Nous voici unis par les liens du mariage. Face à la piscine, je suis aveugle de la montagne nous faisant face. Elle fait place à une mer tranquille et limpide à l'horizon imperceptible.

Mais que voit Henry ? Sans doute, la montagne qui sert de fond de décor à sa villa.

Nous dînons tous les deux au bord de la piscine. J'ai tenu à préparer ce souper.

La table est installée juste au bord de l'eau. Comme au Tidal, mais il n'y a pas de barrière. Nous sommes à quelques centimètres du bord. Je vois une magnifique bouée rouge au fond adossée à une jarre de céramique vert kaki remplie d'un yucca aux grappes de fleurs blanches.

Je jette un drap géant de lin crème, répands le reste des pétales, pose deux assiettes, deux coupes rouges translucides. Les bougeoirs se tendent vers le ciel crépusculaire.

J'ai fait dans le léger des filets de bar, des brocolis vert croquant dans les vapeurs de thym. J'ai commandé une pavlova. Henry fend le gâteau meringué en deux, les fruits rouges tombent enrobés de crème. Je sens le doux, le sucré. Je sens le tendre de la fraise, l'acidité râpeuse de la framboise, l'astringence de la groseille. Je regarde la myrtille bleu foncé à la peau tendue comme un ballon.

Nos coupes tintent, se penchent, se vident et se remplissent.

Un silence prend place, ouateux et confortable. La mer disparaît. La montagne revient. Elle ne présente que ses accents noirs. Nous tournons le dos à la maison pleine de lumière et de chaleur. Le bleu du ciel, le myosotis de la piscine disparaissent.